

moie; mais son amour pour l'étude l'engagea à donner, en 1705, la démission de son abbaye, dont il ne se réserva rien. Il s'enferma alors plus que jamais dans son cabinet, et s'y livra au travail le plus assidu et le plus constant. Ses occupations affaiblirent sa santé, et il mourut à Chessi, en 1706, à 67 ans. La nature l'avait donc d'une mémoire prodigieuse et d'une ardeur infatigable. Son érudition était profonde. On a de lui : un traité intitulé *l'Antiquité des temps rétablie*, 1687, in-4°. L'auteur entreprend de soutenir la chronologie du texte des Septante, contre celle du texte hébreu de la Bible; il donne au monde plus d'ancienneté qu'aucun autre chronologiste avant lui; un gros vol. in-4°, 1691, intitulé : *Défense de l'Antiquité des temps*, contre les PP. Martianay et le Quien, qui avaient attaqué cet ouvrage par des raisons so-

lides; *Essai d'un commentaire sur les prophètes*, 1693, in-12; il est littéral et historique, et il jette de grandes lumières sur l'histoire des rois de Juda et d'Israël. Il y entreprend d'arranger et d'expliquer les prophéties selon l'ordre chronologique; *l'Histoire évangélique confirmée par la judaïque et la romaine*, 1696, 2 vol. in-12 : ouvrage savant et qui forme une espèce de démonstration historique du christianisme, puisée dans des sources que ses ennemis ne peuvent récuser. On y trouve tout ce que l'histoire profane fournit de plus curieux et de plus utile, pour appuyer et pour éclaircir la partie historique de l'Évangile. *De l'Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, etc., 1703, in-8°; livre plein de recherches. (Extrait de Feller.)

Préface.

L'homme a presque toujours eu de l'amour pour l'histoire, parce qu'il a reconnu en la lisant avec quelque attention qu'elle n'est pas moins utile qu'agréable. On ne saurait nier qu'elle n'ait je ne sais quoi d'agréable; on le sent assez pour peu qu'on s'y applique; car quand on est une fois entré dans cette suite de faits et d'actions, qui sont liées ensemble et qui plaisent ordinairement par leur variété, et quelquefois même par leur bizarrerie, on en attend le dénouement et l'issue avec autant d'impatience qu'on a eu de plaisir à en voir la liaison et l'enchaînement. L'histoire a donc son agrément, on n'en peut pas disconvenir; mais ce serait peu pour l'homme sage, car c'est de lui que je parle, s'il n'y trouvait encore son utilité. Les divers événements qui ne manquent jamais de s'y rencontrer sont autant d'instructions, mais d'instructions, pour ainsi dire, vivantes et animées, qui apprennent mieux à l'homme ce qu'il doit faire ou ce qu'il doit éviter, que les plus belles leçons de morale. Si l'homme sage a donc toujours vu de l'utilité dans la lecture de l'histoire, je dis même de la profane, où ordinairement l'on étale avec pompe toutes les passions humaines, et où la flatterie règne très souvent avec le mensonge; quels avantages ne doit pas trouver l'homme chrétien dans l'étude de l'histoire sacrée, qui n'inspire partout que la pureté des mœurs, et qui ne s'écarte jamais de la vérité.

Ce sont là les deux propres caractères de l'histoire évangélique, qu'on m'a conseillé de donner au public. Elle est formée avec beaucoup de soin sur la narration des quatre évangélistes, et l'on sait que ces hommes saints et inspirés n'ont été sujets ni à l'erreur, ni à la flatterie. Ils ont écrit d'une manière simple, commune et naïve, les choses les plus grandes et les plus relevées; car quoi de plus grand et de plus sublime que de mettre par écrit les actions, les miracles et les enseignements d'un Dieu fait homme et conversant avec les hommes? C'est pourtant ce qu'ils ont fait, mais l'on peut dire que ce n'a été que par

un mouvement tout particulier du Saint-Esprit, qui les a gouvernés, en leur communiquant ses grâces et ses lumières. Il fallait bien qu'ils en fussent remplis pour parler comme ils l'ont des choses de Dieu, qui sont ineffables et incompréhensibles, et pour découvrir des mystères cachés depuis l'éternité dans le secret de sa volonté. Mais ce qu'ils nous apprennent de plus considérable et de plus important est que nous avons en Jésus-Christ un roi, un sauveur et un libérateur. C'est le Messie que les patriarches ont tant désiré, que les prophètes ont si souvent prédit, et que les Juifs ont attendu durant tant de siècles. Quel aveuglement et quelle incuriosité de l'attendre comme ils l'ont encore aujourd'hui! N'est-il pas venu dans les temps auxquels il a dû se manifester? Ces hommes aveugles et obstinés n'en veulent pas convenir; il faut les en convaincre par des autorités non suspectes, tirées de leurs prophètes, des sibylles et des historiens. Quand je dis des sibylles, quelles qu'elles puissent être, j'entends parler de celles qui ont écrit avant les Césars, et par conséquent avant les chrétiens.

Pour comprendre plus aisément ce que je vais dire, il faut savoir que les Juifs, hommes grossiers et charnels, se sont imaginé que leur Messie serait un roi terrestre, mais un roi revêtu, plus que Salomon, de puissance et de gloire, qui assujettirait toutes les nations, et qui les rendrait victorieux de tous leurs ennemis. Ils ont regardé comme tels les Chaldéens, qui ont ruiné leur premier temple sous Nabuchodonosor, et ensuite les Grecs qui ont si horriblement profané le second sous Antiochus Epiphane. Cependant nous ne lisons pas que les Juifs, parmi ces ruines et ces profanations, aient attendu le Messie, parce qu'ils voyaient par les Écritures que son temps n'était pas encore arrivé. Mais quand ils virent que Pompée, après avoir soumis la Syrie et plusieurs autres provinces, était entré avec ses troupes dans la ville sainte; qu'il avait pris,

après trois mois de siège, le temple de Dieu, et qu'il avait violé par des massacres et des sacrilèges la majesté de ce lieu auguste; dès lors ils commencèrent à dire et à croire que le Christ allait bientôt se manifester. Ils le crurent avec d'autant plus de raison que les temps marqués pour sa venue dans les prophéties n'étaient pas éloignés; et là-dessus ils l'attendirent comme le vengeur de ces profanations et le restaurateur de leur liberté; car Pompée les avait rendus tributaires des Romains.

Le bruit du Messie qu'ils attendaient se répandit alors dans la Judée et dans la Syrie; il portait qu'il allait naître un roi qui dominerait toute la terre; car c'était là l'idée qu'ils s'en étaient formée. Ce bruit passa de l'Asie à Rome peu de temps avant la naissance d'Auguste; car il naquit neuf ou dix mois après la prise de Jérusalem et la profanation du temple de Dieu. Et ce fut là-dessus qu'on eut alors publiquement que la nature allait donner un roi au peuple romain (Marath., apud Sueton., in Augusto). Tout le sénat en fut dans une telle épouvante, qu'il donna un arrêt par lequel il fut défendu d'élever aucun des enfants qui naîtraient cette année-là, marquée du consulat d'Antoine et de Cicéron. Mais les personnes de qualité dont les femmes étaient grosses empêchèrent par leur crédit que l'arrêt du sénat ne fût exécuté. Ce ne sont pas là des fables inventées à plaisir, car tout ceci est rapporté dans Suétone; il l'avait pris de Julius Marathus qui, ayant été affranchi d'Auguste, avait exactement écrit son histoire.

Au reste, le bruit venu de la Judée sur lequel on eut alors ces choses étonnantes, était celui-là même dont parle l'historien des Césars dans la vie d'un autre empereur. Il assure que dans tout l'Orient c'était une opinion ancienne et constante vetus et constans opinio (Sueton., in Vespas.), que les sacrés oracles promettaient dans ces temps là l'empire du monde à ceux qui viendraient de Judée. Josphé parlant de cela (*Bell. jud. l. VI, c. 51*), dit que cette prédiction était couchée dans les Livres saints, et que les Juifs interprétaient d'un de leur nation qui, sortant de la Judée, devait étendre sa domination dans tout l'univers. Ce grand bruit d'un roi qui allait naître et qui devait commander à toute la terre n'était proprement ouïe que sur celui que les Juifs répandirent alors dans tout l'Orient de l'avènement prochain du Messie. C'est une chose constante, et je vois que tous les savants en tombent d'accord. On attendait donc le Christ en ce temps-là dans le pays de Judée, c'est un fait qu'on ne peut contester.

Cette attente du peuple juif, outre qu'elle était appuyée sur les prédictions des prophètes, qui allaient s'accomplir, avait encore quelque fondement dans les oracles des sibylles. Et c'était la cause pourquoi l'apôtre S. Paul, au rapport de Clément d'Alexandrie (*Clemens Alexand., Strom. l. VI*), en conseillait la lecture aux Gentils, qu'il tâchait d'attirer à la foi. Elles parlaient assez ouvertement du règne et de l'avènement du Messie, et comme ce

qu'elles en disaient était mêlé avec des choses qui touchaient et Rome et l'Égypte, cela ne laissa pas de troubler encore les plus grands et les plus zélés d'entre les Romains. Cela est si vrai que, cinq ou six ans après que Pompée eut pris Jérusalem, Ptolémée Autèle, roi d'Égypte, s'étant réfugié à Rome (car ses propres sujets l'avaient chassé du trône), il y eut de grandes contestations dans le sénat touchant son rétablissement. C. Caton, alors tribun du peuple, s'y opposa de toutes ses forces. Il alléguait, pour raison principale, que les livres des sibylles menaçaient Rome de très-grands maux si on entra en Égypte avec une armée de Romains. Lucain nous apprend, dans sa Pharsale, que c'était la sibylle Cumée qui annonçait ces choses fatales et étonnantes (*l. VIII, ante finem*). Et l'on voit par plusieurs en droits de Cicéron (*Ep. ad Lentulum, et in lib. de Divinit.*), qui était alors du nombre des sénateurs, et qui se remua beaucoup sur cette affaire, que la prédiction d'un roi qui devait dominer tout l'univers fut la chose qu'on craignit le plus.

Cette crainte n'était point vaine ni imaginaire; car dans la sibylle il y avait un oracle, et on le voit encore aujourd'hui, qui portait sans équivoque et sans obscurité, que quand Rome aurait assujéti l'Égypte, alors le grand règne d'un roi immortel paraîtrait sur la terre; que ce roi serait saint, et qu'il aurait l'empire de tout l'univers (*Carm. l. II, sub finem*). L'oracle ajoutait, ce qu'on ne saurait lire sans étonnement, qu'en ces temps-là l'on verrait une hoïne implacable parmi les Latins, et que trois hommes d'entre eux, par un destin fatal, perdraient Rome et la république. La religion de cet oracle empêcha alors qu'on rétablît Ptolémée dans l'Égypte; mais elle fut depuis violée par Jules César. Il y porta ses armes incontinent après la mort de Pompée; il entra dans la ville d'Alexandrie, auprès de laquelle il pensa périr, et donna à Cléopâtre ce fameux royaume. Jamais la république romaine ne souffrit de plus horribles divisions et ne fut frappée de plus grands maux, selon la prédiction de l'oracle: car alors trois Latins, c'est-à-dire trois Romains, qui étaient Octavien, Antoine et Lépide, formèrent le triumvirat, qui fut le coup fatal de la république. Chose étonnante par là Octavien César se rendit maître de l'empire, et à néine eut-il assujéti l'Égypte par la force de ses armes, que le Messie, appelé le Christ, parut sur la terre. C'était sans doute ce roi saint et immortel, prédit dans la sibylle, qui devait tenir l'empire de l'univers, et qui le devait posséder durant tous les siècles.

Observez, je vous prie (car ces choses, bien loin d'être inventées, sont étonnantes et prodigieuses), que ce roi immortel n'a paru dans le monde qu'après que le sceptre, c'est-à-dire la puissance souveraine, eut été ôté d'entre les mains des Juifs, selon la célèbre prédiction du patriarche Jacob. Or cette puissance suprême leur fut ravie par deux de ceux qui composaient le triumvirat, j'entends Marc-Antoine et Octavien, qui portait le nom de César. Ils en revêtirent

Hérode, Iduméen en Ascalonie en le déclarant roi de la Judée, et ce fut par cette investiture que le sceptre de Juda fut transféré à un étranger. Le Messie dut donc paraître alors : il parut en effet sous l'empire d'Auguste et sous le règne de ce même Hérode. Car la prophétie de Jacob portait ces paroles : *Le sceptre ne sera point ôté de Juda, ni le prince de sa postérité, jusqu'à ce que celui qui doit être envoyé soit venu, et c'est lui qui sera l'attente des nations* (Gen., XLIX, 10). Cette occurrence, ou pour mieux dire, cet enchaînement de faits prodigieux, qui, comme l'on voit, ont tous eu quelque rapport au Messie, ne sont-ils pas des preuves certaines de son avènement ? Car enfin, qu'on lise toutes les histoires des Juifs, des Grecs et des Romains, on ne verra point qu'avant le siècle d'Auguste, on ait jamais attendu le Messie ? et si, après ce siècle, les Juifs ont orné quelques-uns de ce titre, ils ont aussitôt reconnu que c'étaient des fourbes et des imposteurs. Il n'y en a donc point eu, et il n'y en aura jamais de véritable hors Jésus, fils de Marie, né à Bethléem selon les prophètes (Mich., V, 2) ; mais non sous le règne d'Auguste, lorsque tout le monde jouissait de la paix.

L'occurrence de ces choses, qui sont arrivées presque en même temps, donne de l'admiration et de l'étonnement : mais ce n'est pas tout ; car lorsqu'on déclarait, à Rome, Hérode roi de Judée (c'était sous le consulat de Calpurnius et Pollion), la même année Virgile publiait cette belle églogue où il met en lumière une prédiction très importante de la sibylle Cumée (Éclog. 4). Il déguise cet oracle en faveur du petit Salomon, fils de Pollion ; mais quelque changement qu'il y fasse, on voit clairement que l'oracle promettait en ces temps-là le rétablissement du monde, un nouvel âge et de nouveaux siècles, et tout cela par le moyen d'une vierge et d'un enfant qui allait bientôt descendre du ciel. Il va même jusqu'à dire, en suivant la sibylle, que les traces du péché qui restaient dans le monde allaient être effacées par ce soleil de justice, qu'il nomme Apollon, à la façon des poètes gentils. Il n'y avait rien de plus beau et de plus clair que cette prophétie, et quelque altérée qu'elle soit dans les vers de ce poète, l'empereur Constantin ne laisse pas de dire devant les Pères de Nicée, que ces mêmes vers mettaient en quelque manière devant les yeux la divinité de Jésus-Christ (Orat. cap. 19). Virgile n'avait garde d'entendre cet oracle qu'il publiait trente-six ans avant la naissance du Messie. C'est lui qui a réparé le monde et rétabli les siècles, et c'est lui que les Juifs attendaient en ce temps-là, dans la Judée et partout ailleurs.

Cette attente n'était point une illusion, puisqu'elle avait de si grands fondements : et comment aurait-elle été illusoire ? Daniel en avait prescrit le temps dans ses prédictions, ce qui fait que Joseph l'a regardé comme un des plus grands d'entre les prophètes (Joseph., Antiq. l. X. c. ult.). Cet homme saint désirant ardemment de savoir quel serait le sort de son peuple, alors captif au pays de Babylone, l'ange Gabriel

fut envoyé du ciel pour lui découvrir les mystères et même le temps du Messie. Cet ange lui dit de la part du Seigneur ces heureuses nouvelles : Dieu a abrégé et fixé les temps à soixante et dix semaines, en faveur de votre peuple et de votre ville sainte : afin que le péché trouve sa fin, que l'iniquité soit abolie, que la justice éternelle vienne sur la terre et que le saint des saints soit oint. Ce n'est là qu'un sommaire de que l'ange dit à ce prophète. Mais, par ces dernières paroles, on voit assez qu'il marque le Messie, qui veut dire oint en langue hébraïque, et là-dessus les Grecs ont fait le nom de Christ, car ces trois noms ne signifient que la même chose. L'ange du Seigneur n'en demeura pas là, il va jusqu'à marquer à Daniel le terme d'où l'on devait compter ces soixante et dix semaines d'années. Il dit donc que depuis l'ordre qui serait publiquement donné de rebâtir une seconde fois Jérusalem, jusqu'à Christ, chef de son peuple, il y aurait sept semaines et soixante-deux semaines, et après toutes ces semaines d'années, le Christ serait mis à mort, c'est-à-dire, comme on voit par la suite, au milieu de la soixante et dixième (Dan., IX, 24 et suiv.). On peut dire qu'il n'y eut jamais rien de plus divin et de plus singulier que les révélations faites à cet homme de Dieu, qui par elles a connu distinctement les temps du Messie.

On a déjà vu que le terme d'où l'on devait compter ces semaines d'années était pris du temps qu'on donna ordre de rebâtir une seconde fois la ville et les murailles de Jérusalem, qui avait été détruite par les Chaldéens. Cet ordre fut donné par Artaxerxès, surnommé Longue-Main ; c'était un roi des Perses, quatrième successeur de Cyrus et fils de ce Xerxès, l'histoire des Grecs a rendu si fameux. Néhémias étant à sa cour, avait été, bien qu'il fût Juif, élevé à la dignité d'échanson. Ce prince qui l'aimait, le voyant gémir sur le triste état de son peuple, lui permit d'aller en Judée pour y rétablir la ville et les murs de Jérusalem ; il lui en donna même un ordre public vers le mois de mars ou d'avril, la vingtième année de son règne (Néhém., II, 1 et suiv.). Voilà proprement l'époque et le terme d'où l'on doit commencer à compter les soixante et dix semaines marquées dans la prophétie, qui font en tout 490 ans. Or depuis la vingtième année de ce monarque des Perses, jusqu'au baptême ou à la manifestation du Christ, car ce fut alors qu'il commença à conduire le peuple, il y a environ 485 années juives, qui font soixante-neuf semaines. Enfin vers le milieu de la dernière, qui était la soixante-dixième, Jésus-Christ fut mis à mort et fut inhumé sur l'arbre de la croix. Desorte que dans l'immolation du Sauveur on trouve l'accomplissement des prédictions publiées par Daniel au pays de Babylone.

Cet homme céleste assure dans un autre endroit de ses prophéties que Dieu lui avait manifesté la suite des empires qui devaient se succéder les uns aux autres, depuis le temps de Nabuchodonosor, jusqu'au temps du Messie. Ces empires sont celui des Baby-

oniens, celui des Perses, celui des Grecs et celui des Romains. Dans sa prophétie ce quatrième est comparé au fer qui dompte tout et qui brise tout ; et c'est ce qu'a fait l'empire des Romains par cette force étonnante et cette puissance redoutable où il s'est élevé. Après que le prophète a distinctement marqué cette succession d'empires qui se sont détruits les uns les autres, il ajoute aussitôt : Dans le temps de ces empires, il entend par là le troisième qui est celui des Grecs, et le quatrième qui est celui des Romains ; et c'est comme s'il disait : à peine celui des Grecs sera-t-il fini et celui des Romains commencé, que le Dieu du Ciel suscitera un royaume qui ne sera jamais détruit et qui subsistera éternellement (Daniel, II, 37-45). Ce royaume que Dieu a suscité sur le déclin de l'empire des Grecs et vers le commencement de celui des Romains, est le royaume du Christ ; c'est l'empire du Messie, qui dure depuis près de dix sept cents ans, et qui subsistera durant tous les siècles. Toutes les puissances du monde, ni celles de l'enfer, ne pourront jamais le détruire. Daniel n'a donc encore rien dit dans cette prophétie touchant le règne et le temps du Messie, dont nous ne voyions l'accomplissement.

Ce royaume céleste et éternel n'a commencé à paraître que sous l'empire d'Auguste, c'est-à-dire peu de temps après que, dans le monde, presque tout était soumis à la domination des Romains. Et l'on peut dire, pour peu qu'on y fasse attention, que cela n'est arrivé que par une dispensation de Dieu toute particulière. Car enfin le royaume de Jésus-Christ (qui est son Eglise) devait et s'étendit parmi les nations de la terre et subsister sous une succession d'évêques et de pontifes, puisqu'ils en sont après lui les princes et les pasteurs. Et c'est par ce moyen qu'il doit durer jusqu'à la consommation des siècles. Il fallait donc que les nations, pour la plupart féroces et barbares, quittassent leurs anciennes mœurs et devinssent douces et pacifiques, pour entrer dans ce règne de paix et de salut. Car si elles étaient demeurées dans leur férocité naturelle, l'Eglise n'aurait pu, qu'avec des peines incroyables, subsister parmi elles, ou ce n'aurait été que pour peu d'années et de siècles. Cela est si vrai, qu'on n'a jamais vu depuis le règne de Jésus-Christ une suite constante et durable d'Eglises et de pasteurs, parmi les nations barbares, comme on en a vu dans l'empire romain et comme on en voit encore dans les royaumes qui en sont sortis. L'établissement de ce grand empire n'est donc pas l'effet du destin et de la fortune, comme l'ont dit autrefois quelques insensés. C'est l'ouvrage de la main puissante d'un Dieu prévoyant, qui, sans approuver les passions ambitieuses de ces grands hommes qui les premiers ont porté le nom des Césars, s'en est servi à temps pour former ce vaste empire dont le centre devait être celui de son Eglise.

C'est pour cela que ce Dieu tout puissant a renoué la terre et la mer, qu'il a agité tant de nations, et tout cela par l'ambition de deux hommes (Pompée

et César). Car il n'a fait parmi elles ces agitations et ces mouvements que pour les soumettre à son Eglise après les avoir assujetties à l'empire des Romains. Ne sait-on pas que c'a été incontinent après les étranges révolutions que ces grands ambitieux ont causées dans le monde, qu'on a vu paraître le *Désir de toutes les nations* (Aggée, II, 8). C'est le nom que ce prophète donne à Jésus-Christ ; car voici comme il parle : *Mouvebo omnes gentes et veniet Desideratus cunctis gentibus*. En effet cet Envoyé de Dieu, qu'on avait tant attendu et tant désiré, a été reçu avec un souverain respect de toutes les nations de la terre, pendant que les Juifs pour la plupart l'ont rejeté avec mépris. C'est donc lui qui est le roi du monde, c'est le libérateur des peuples, c'est le sauveur des nations qui s'est manifesté au temps marqué dans les Livres saints. C'est lui en qui elles ont été bénies, par qui elles ont été sanctifiées et de qui elles attendent le salut et la gloire.

Et puisque c'est des nations, qui ont été dans les ténébres et dans l'ombre de la mort, que nous tirons notre origine, rendons de très-humbles actions de grâces à celui qui est venu nous en délivrer, pour nous faire des enfants de lumière. Ponvons-nous mieux lui marquer notre gratitude, qu'en nous instruisant de ses actions saintes et de ses enseignements salutaires ? Il a inspiré aux quatre évangélistes de les mettre par écrit, et c'est sur les livres de ces hommes divins que j'ai formé cette histoire. On y verra toutes les actions de Jésus-Christ, appuyées de ce nombre prodigieux de miracles qu'il a opérés aux yeux de tout le monde, non-seulement dans la Judée et la Galilée, mais encore au milieu de Jérusalem. Outre qu'elles ont été publiées et éclatantes, elles ont passé pour si véritables, que les plus grands ennemis de sa gloire, j'entends les *Cétes* et les *Porphyre*, n'ont osé les avenser de supposition et de fausseté. J'ai joint à ses actions divines, ses paroles et ses instructions, car ce sont elles qui éclairent l'esprit et qui touchent le cœur : ce sont elles qui nous mènent à la vie par des voies de la lumière et de la vérité.

Mais ce qu'il y a de remarquable dans cette histoire sainte, est que je la réduis à trente-trois ans, qui est le terme et comme le cercle de la vie de Jésus-Christ. Car enfin, l'autorité des anciens Pères de l'Eglise, et le sentiment commun des fidèles, ne m'ont point permis de lui donner trente-sept ans commencés, comme l'on fait aujourd'hui. Et, parce que les écrivains sacrés ne disent presque rien depuis l'enfance du Fils de Dieu jusqu'au temps de son ministère, qu'il n'a commencé qu'à l'âge de trente ans, j'ai tâché de remplir ce grand vide en mettant chaque année les plus beaux endroits de l'histoire des Juifs, avec quelques-uns de celle des Romains. Ces faits qui, comme l'on verra, sont triés et choisis, en éclaircissent tant ceux de l'Evangile, ne servent pas peu à les soutenir. Et l'on sera bien aise de trouver une succession continuée des souverains pontifes des Juifs,

une suite des princes ou tréteurs, successeurs d'Hérode, avec une liste des cinq premiers gouverneurs de Judée, et de ceux qui ont commandé dans la Syrie, durant l'espace de trente-trois ans. Ils auront à leur tête les deux empereurs Auguste et Tibère, avec les noms de tous les consuls, parce que ce sont eux qui marquent le temps.

Cet agréable enchaînement de faits et de personnes compose tout le corps de cette Histoire, que j'appelle évangélique; parce qu'on y voit en détail le premier établissement de l'Évangile de Jésus-Christ et de la religion des chrétiens. Je l'ai réglée en forme d'annales, à l'exemple de ce grand homme (le cardinal Baronius) qui nous a donné en latin celles de l'Église. Si les miennes sont plus diffusées et plus étendues, c'est parce que je n'ai voulu rien passer de tout ce qui est rapporté dans les évangélistes, soit pour l'action, soit pour la morale. Je fais même quelque chose de plus, ne manquant presque jamais de développer le sens de la lettre, quand il est de quelque importance, ou qu'il forme dans l'esprit quelque difficulté. Ainsi on aura dans cet ouvrage une histoire véritable, mêlée, sans embarras, d'une espèce de commentaire, qui ne sera pas tout à fait inutile. Tout cela n'a pu s'exécuter sans un travail assez pénible, que j'ai néanmoins porté avec plaisir, par la consolation que j'ai eue de méditer les grandes choses que le Fils de Dieu a bien voulu faire pour le salut de l'homme. Celles qui renferment des mystères, ne demandent de nous qu'une foi humble et soumise; mais pour les faits historiques, auxquels les impies et les superbes veulent donner atteinte, je tâche partout de les soutenir. Je ne sais si j'ai réussi, principalement en certains endroits qui ont toujours paru difficiles: si cela est, toute la gloire en est due à celui qui est

le Dieu de la vérité et le père des lumières.

J'achève la préface en priant le lecteur de vouloir bien jeter les yeux sur deux petites dissertations, mises à la fin de cet ouvrage. La première est sur l'année de la passion du Sauveur. Je prouve par la tradition d'un grand nombre de Pères, et par la vérité de l'histoire, qu'il a été immolé sur la croix de l'an 29 de l'ère commune, sous le consulat des deux Gémus. Et l'on voit ensuite que ce Sauveur n'a mis que trois pâques, c'est-à-dire trois ans commencés, à remplir le ministère de son Évangile. Dans la seconde dissertation, je tâche de concilier saint Jean avec les trois autres évangélistes, touchant la pâque du Seigneur. Pour cela, j'entre dans de grandes recherches de l'antiquité judaïque, et de celle des Grecs, qui ont eu comme eux des mois lunaires. Je fais donc voir que, du temps de Jésus-Christ, les Juifs célébraient la pâque deux jours consécutifs, comme ils font encore aujourd'hui, par une coutume très-ancienne, reçue de leurs pères. Mais je montre de plus, par des preuves certaines, qu'en ce temps-là ils avaient des cycles pour régler les mois et les fêtes; et que ce n'a été que vers le temps de la Miqne et du Talmud, qu'ils se sont réglés sur la phase.

Je peux m'être trompé parmi tant de faits que j'ai rapportés dans ces dissertations et dans mon Histoire. C'est là le propre de l'homme: il tombe souvent dans l'erreur et commet des fautes, lors même qu'il croit avoir trouvé la vérité, ou qu'il la recherche avec plus d'ardeur. On me fera plaisir de m'avertir des miennes, ou même de les relever; pourvu qu'on le fasse sans aigreur et avec cette modération qui est le fruit de la charité. Qu'on dispute et qu'on s'échauffe tant que l'on voudra, sans elle on n'entrera jamais heureusement et solidement dans la vérité.

HISTOIRE EVANGÉLIQUE

CONFIRMÉE PAR LA JUDAÏQUE ET LA ROMAINE.

L'an 6 avant l'ère de Jésus-Christ: le 58 de César Auguste depuis son premier consulat, et le 52 d'Hérode le Grand. L'an 748 de la ville de Rome et le 5 de la 193^e Olympiade, D. Laelius Balbus et C. Antistius Vetus étant consuls.

En quel état étaient les choses sous le roi Hérode, quand les mystères du salut ont commencé à s'accomplir.

Comment Hérode, surnommé le Grand, régnait dans la Judée, lorsque Dieu a commencé à faire éclater les ineffables mystères qu'il avait préparés pour le

salut de l'homme, et qui étaient cachés dans les secrets de sa volonté, il est nécessaire, avant que d'y entrer, de faire voir ici en quelle situation étaient les choses sur le déclin du règne de ce prince. Hérode, sous qui Jésus-Christ a pris naissance dans la ville de Bethléhem, était fils d'Antipas ou d'Antipater, qui tirait son origine, non d'Ascalon, comme l'ont cru quelques-uns, mais de l'Idumée, province soumise aux Juifs depuis assez longtemps. Antipater était homme d'esprit, mais d'un esprit remuant et ambitieux, qui, par son adresse et ses entreprises, commença à former dans sa maison ce plan de grandeur

que son fils sut bien établir sur les ruines de celle des Asamonéens, que l'on connaît mieux sous le nom de Machabées. Il est vrai, et on le doit dire à la louange de cet homme, qu'il ne commença à s'élever qu'en suivant le parti de la justice, c'est-à-dire en soutenant le bon droit d'Hyrcan II, prince et pontife des Juifs, contre les injustes prétentions et même contre les violences toutes ouvertes de son frère Aristobule. Parmi les broüilleries et les divisions des princes asamonéens, qui allaient visiblement à la ruine des Juifs, Antipater ménagea si adroitement la faveur des Romains, qui, par la conquête de la Syrie étaient presque devenus les maîtres du monde, que même après la mort de Pompée, qui l'avait toujours soutenu, il fut établi par Jules César, procureur de toute la Judée et des provinces qui en dépendaient. Et ce fut alors qu'il procura à Hérode, son second fils, âgé seulement de vingt-cinq ans, le gouvernement de la Galilée, ayant fait donner à son aîné, nommé Phasael, celui de la ville de Jérusalem.

Antipater étant mort quelques années après par la perfidie de Malichus, qui lui fit donner du poison; et Antigonos, fils d'Aristobule ayant usurpé sur son oncle Hyrcan l'empire des Juifs par la puissance des Parthes, qui le rendirent maître de Jérusalem; Hérode se vit contraint, après mille dangers, de quitter la Judée, pour aller implorer la protection des Romains. La conjoncture se trouva favorable, car Marc-Antoine, qui était son ami, venait tout fraîchement de faire la paix avec Octavien César, qui ne le laissait pas, et tous deux étaient alors les maîtres de Rome. Hérode qui avait un grand cœur et un esprit élevé leur fit une si vive peinture de son infortune et de la perfidie d'Antigonos, qui avait appelé les Parthes à son secours, que, touchés de l'une et indignés de l'autre, ils résolurent de le soutenir. Ils allèrent même, contre toute apparence, jusqu'à lui faire donner le royaume des Juifs. Les sénat, à leur sollicitation, en fit le décret, qui fut aussitôt approuvé par le peuple. Ainsi Hérode, par un bonheur qu'il n'aurait jamais espéré, fut nommé roi des Juifs au milieu de Rome, et Antigonos déclaré ennemi des Romains. Cela arriva vers le mois d'octobre, l'an 40 avant l'ère chrétienne, sous le consulat de Domitius Calvinus, et d'Asinius Pollio. Et c'est de là qu'on doit commencer les trente-sept ans que Josephus donne quelquefois au règne de ce prince.

Deux ans après qu'Hérode eut été déclaré à Rome roi des Juifs, il assiégea la ville de Jérusalem, qui tenait toujours pour Antigonos; et il s'en rendit maître après cinq mois de siège, étant aidé par Sosius, qui commandait les troupes romaines. Dion Cassius nous apprend (Dio, Hist. lib. XLIX.) qu'elle fut prise un jour de sabbat; et Josephus assure que ce fut au troisième mois des Juifs, lorsqu'ils célébraient un jeûne solennel (Joseph. Antiq. lib. XIV, cap. 8). Or le troisième mois civil des Juifs est celui qu'ils nomment *casleu*, et le vingt-huitième jour il y avait un jeûne public. Ce jour tombait alors vers le

S. S. XXVII.

second de décembre selon les tables dressées par Bucherius sur le cycle des Juifs. Ainsi la ville de Jérusalem fut prise par Sosius, lieutenant d'Antoine, sous le consulat de Claudius et de Norbanus. Ce qui est confirmé par Dion (Dio, l. XLIX.) dans son histoire, au livre quarante-neuvième. Les Romains, qui l'avaient emportée de force s'étant assouvis par le sang et le carnage, et étant chargés de dépouilles, apaisèrent enfin leur fureur après quelques jours. Et le calme étant rendu à cette ville malheureuse, on proclama Hérode roi des Juifs, pendant qu'Antigonos était dans les fers. Comme cela arriva vers le mois de janvier, lorsque Vipsanius Agrippa et Caninius Gallus étaient déjà consuls, Josephus écrit que le palcos fut emportée sous leur consulat (Antiq. lib. XIV), confondant peut-être la prise de la ville avec la proclamation d'Hérode, qui ne se fit que plusieurs jours après.

C'est proprement depuis cette année, qui fut la 717^e de la ville de Rome, et la 37^e avant l'ère chrétienne, que Josephus compte le règne d'Hérode, qu'il fait aller à trente-quatre ans. Ce prince ambitieux, tout maître qu'il était de Jérusalem et de la Judée, ne se tenait point en sûreté, pendant qu'Antigonos était encore en vie, bien que vaincu et captif. Il sollicita donc si puissamment Antoine, qui était alors à Antioche de Syrie, qu'il fit monter ce prince infortuné sur un échafaud, où on lui coupa la tête. Il fut le dernier de ceux qui descendaient du sang des Machabées, qui, par une valeur extraordinaire soutenue par le zèle de la religion de leurs pères, avaient mis dans leur famille le pontificat et la principauté. Cette mort tragique mit fin à la puissance des Asamonéens, qui selon Josephus avait duré 126 ans (Joseph., Antiquit. lib. XIV, cap. 28, et lib. XVII, c. 8), quoiqu'Hérode, dans une harangue qu'il fit aux Juifs vers la fin de son règne, n'en ait compté que 125. Dieu ne fit ce renversement parmi le peuple juif, que pour l'accomplissement de ses prophéties; car le Messie, qui allait bientôt paraître, ne devait prendre naissance que lorsque la puissance souveraine serait entre les mains d'un prince étranger.

Ce prince fut le roi Hérode, qui était iduméen d'origine. Il affecta, étant sur le trône, de faire de grandes choses tant en faveur des Juifs qu'en faveur des Romains; et ce fut par sa magnificence et par ses actions éclatantes qu'il mérita le surnom de Grand, qui lui fut même donné par les Athéniens. Jamais roi n'eût été plus heureux, s'il avait pu voir la paix dans sa maison; mais ses affaires domestiques furent si broüillées et même si tragiques, qu'on peut bien dire, par cet endroit, qu'il n'y a guère eu de princes plus malheureux que lui. Voici la source et l'origine de tous ses malheurs.

N'étant encore que particulier, il avait pris pour femme Doris, dont il eut Antipater; ce fils méchant et dénaturé qui pensa renverser toute sa maison. Ayant été déclaré roi pour les Romains, il épousa la princesse Mariamne propre nièce d'Antigonos: car

(Trente.)